entretenue par des antagonismes féconds, des conflits générateurs de mouvement. Non seulement, les maximes de *Louis Lambert* affirment la continuité et la connaturalité de l'élan vital et de l'effort spirituel ; les épisodes amoureux de l'œuvre balzacienne reviennent tous à supposer que l'exaltation des sens se transfigure d'elle-même, sans l'intrusion d'aucun élément autre, et porte les hommes de chair au seuil de la pureté angélique. Louis Lambert ne va-t-il pas jusqu'à retourner le sens de l'*Et Verbum caro factum est* et jusqu'à annoncer que l'avenir dans un nouvel évangile dira : *Et la chair se fera le Verbe, elle deviendra la Parole de Dieu?* Ne lit-on pas, pareillement, dans *Séraphita*, que *la terre est la pépinière du ciel?* Et Madame de Mortsauf, dans *Le Lys dans la Vallée*, ne déclare-t-elle pas que nous devons *passer par un creuset rouge* (le rouge, c'est la passion terrestre, charnelle) *avant d'arriver, saints et parfaits, aux sphères supérieures?*

Cependant, cet angélisme balzacien, qui a trouvé sa plus complète expression dans le personnage de Séraphita, — ange né des amours parfaites de deux créatures de chair, — s'est heurté à des limites qu'il a bien fallu reconnaître. L'épilogue de *Séraphita* est la constatation d'un inévitable échec ; la transformation de l'homme terrestre en un être de lumière est impossible ou tout au plus réservée à de rares élus. L'humanité se trouve renvoyée aux chaînes du temps, confinée dans les limites de l'imperfection. Avec la conscience de la souffrance, que Balzac a le courage de ne pas refuser quand son expérience à travers l'œuvre l'y ramène, il redécouvre le tragique. Et ce tragique prend naturellement le caractère d'une angoisse liée à ses conceptions familières ; la pensée qui ne cessera de l'obséder, c'est celle de la *Peau de chagrin :* la pensée de l'inévitable usure de l'énergie, de la vie se consumant elle-même. La norme commune veut que l'homme, soumis à la loi du temps dévorateur, épuise ses forces à mesure qu'il les emploie à tenter de vaincre le temps. Et cette norme est valable pour le spirituel avide de vérité, — tel Balthasar Claës de *La Recherche de l'Absolu*, tel le peintre Frenhofer dans le *Chef-d'Œuvre inconnu*, — aussi bien que pour l'ambitieux en quête de puissance ou d'argent : Rubempré, Rastignac, Grandet, Nucingen.

Par quelle faille Satan va-t-il se glisser dans cet univers balzacien, où le dualisme du bien et du mal a été si bien écarté que le grand criminel, pourvu qu'il ait de l'imagination, paraît le plus admirable des êtres et l'égal des esprits supérieurs?

Dans un monde sorti des références chrétiennes, comme l'est le monde romantique, le diable a pris mille visages divers, adaptant